

La périodisation en histoire de l'art au Québec

Pierre-Édouard Latouche

Référence :

LATOUCHE, Pierre-Édouard, « La périodisation en histoire de l'art au Québec », *Le Carnet de l'ÉRHAQ*, n° 1, automne 2017, p. 43-49.

URL : <https://erhaq.uqam.ca/wp-content/uploads/sites/37/2020/10/Le-Carnet-de-l'ÉRHAQ-no-1-6-Latouche.pdf>

Pierre-Édouard Latouche

La périodisation en histoire et en histoire de l'art au Québec

Ce texte sur la périodisation en histoire de l'art au Québec trouve son origine dans une table ronde, tenue en 2013, portant sur les synthèses en histoire du Québec¹. L'événement réunissait quatre auteurs – Paul-André Linteau, Brian Young, Peter Gossage et Éric Bédard –, chacun s'étant mesuré au genre avec des ouvrages parus entre 1979 et 2012². Tour à tour, les participants présentèrent les avantages et périls de cette entreprise particulière qu'est la synthèse historique. La question de la périodisation fut abordée : comment diviser une durée temporelle continue en séquences suffisamment distinctes les unes des autres pour y reconnaître des périodes ? Quels facteurs poussent les historiens à renouveler des périodisations ayant fait leurs preuves ?

Pour Linteau, les historiens québécois au cours des cinquante dernières années seraient passés, je le cite de mémoire, « d'une conception du temps déterminée par les structures à une conception du temps déterminée par la conjoncture ». Cette formule m'est restée en tête. En partie parce que j'admire toujours la capacité d'exprimer de manière lapidaire des évolutions complexes. Mais surtout en ce qu'elle sous-entend comme allant de soi l'existence, parmi la communauté des historiens, et à tout moment, de vastes consensus opérationnels sur les périodisations dominantes et la marche à suivre pour les renouveler. Un tel constat peut-il être posé dans ma discipline, l'histoire de l'art ?

Pour répondre à cette question, j'analyserai tour à tour les périodisations retenues dans des synthèses en histoire et en histoire de l'art du Québec, en me concentrant sur des ouvrages publiés après 1960. En ce qui concerne les synthèses en histoire de l'art, parmi les cinq qui seront étudiées, certaines portent entièrement sur l'art au Québec, tandis que d'autres l'abordent en partie puisqu'écrites dans le cadre de synthèses à l'échelle fédérale. Mais avant cela, j'aimerais brièvement conceptualiser ce que l'on entend par *périodes*, une notion dont le sens a évolué au cours de l'histoire.

De la périodisation plutôt que des périodes

La notion de période en histoire ne saurait être la transcription objective d'une donnée du réel. Le temps qui file ne produit pas de marqueurs empiriquement observables. En vérité, cette notion résulte d'une action posée rétroactivement par les chercheurs qui eux découpent le temps en séquences historiques. Il serait donc plus exact de parler de périodisation que de périodes. Plusieurs historiens évoquent qu'il s'agit de la seule façon, pour l'individu, de prendre un quelconque recul par rapport au déroulement linéaire des faits et de leur donner un sens. Pour Baker, la périodisation relèverait d'un besoin humain de donner une cohérence quasi organique aux événements, les rendant ainsi intelligibles³. Or, cette action de découper le temps n'a pas toujours été pensée d'une même façon.

Aux époques les plus anciennes, les sociétés percevaient le temps comme cyclique, passant par des phases de jeunesse, de maturité puis de vieillesse⁴. À cet égard, Le Goff rappelle que le substantif *période* renvoie au grec *períodos*, qui désigne « un chemin circulaire »⁵. On a bien ici l'idée d'une boucle qui tourne en rond et dont on ne saurait s'extraire. Avec le christianisme, le temps est pensé comme un mouvement vectoriel aboutissant au Jugement dernier, l'attente de cette fin agissant en quelque sorte comme ressort de ce mouvement vectoriel. À la Renaissance, c'est la nostalgie pour une époque antérieure estimée moralement supérieure, un âge d'or dont il faudrait rétablir l'éclat, qui agit comme facteur de renouvellement de l'histoire. Au XIV^e siècle, Pétrarque avait bel et bien le sentiment que la civilisation sortait d'un état de déchéance morale⁶. Ainsi, la conception vectorielle du temps, qu'elle soit eschatologique ou renaissante, mesure les époques en terme moral et non pas en termes de durée effective. Le mot *siècle* a désigné longtemps une période remarquable sans durée définie d'avance⁷. Ce n'est qu'à partir de la fin du XVI^e siècle que l'on assiste à un glissement de l'époque remarquable vers une temporalité d'une centaine d'années.

C'est à l'époque romantique qu'apparaît une conception linéaire du temps, formée de périodes se succédant les unes aux autres indépendamment de tout étalonnage moral. Pour les historiens et philosophes de la génération de Chateaubriand, les périodes coexistent dans le temps à la manière des États-nations sur une carte. Chaque époque, à l'instar de chaque pays, possède sa propre spécificité, son propre génie. Cette mise à plat du temps au XIX^e siècle, bien qu'elle implique un abandon des modèles cycliques ou vectoriels traditionnellement explicatifs des transformations historiques, n'entraîne pas pour autant une fin de l'histoire. En fait, elle coïncide même avec la naissance des sciences historiques en Europe⁸. Ce développement inattendu s'explique, selon Blix, par un déplacement significatif des objets d'études. Traditionnellement intéressés par les époques à leur apogée, moment d'expression de ses traits essentiels, les historiens se tournent au cours du XIX^e siècle vers les phases de transition entre celles-ci. De simples métaphores sans profondeur, les moments de basculement d'une époque à une autre, qu'ils soient rapides – les révolutions –, ou graduels – les réformes –, sont investis de significations originales par les praticiens de la science nouvelle.

On notera que ce renouvellement épistémologique s'opère à un moment où l'histoire européenne connaît des bouleversements constitutionnels, des réformes démocratiques et des révolutions. Cette actualité très politique, dont la science historique naissante est témoin, et à laquelle certains de ses acteurs participent – on pense à François Guizot (1787-1874) –, a largement contribué au prestige du temps politique en l'instituant pour ainsi dire furtivement comme cadence de base⁹.

Périodisation en histoire du Québec

La première génération d'historiens canadiens, à l'instar de leurs collègues européens, adopte spontanément la préséance accordée au temps politique. Elle érige la geste constitutionnelle, construite sur un enchaînement de dates clés, en chronologie par défaut de l'histoire. De là provient le découpage temporel qui nous est familier, celui qui débute avec la fondation de Québec par Champlain en 1608, et qui se termine, pour les synthèses les plus tardives, par l'élection de Jean Lesage en 1960.

1608	Fondation de Québec
1759	Capitulation de Montréal
1763	Traité de Paris
1791	Acte constitutionnel
1838	Rébellion
1840	Acte d'union
1867	AANB
1960	Élection de Jean Lesage

Tableau : Périodisation de l'histoire constitutionnelle du Québec

Toutefois, l'élection de Lesage figure dans cette séquence quelque peu *in extremis* puisque dès la fin des années 1950, les historiens remettent en question la pertinence d'une chronologie simplement décalquée du politique. Une nouvelle génération, formée à l'Université Laval, conteste le statut dominant donné aux changements de régimes politiques comme facteurs explicatifs du reste de la réalité sociale, économique et culturelle¹⁰.

C'est dans ce contexte que l'historien Jean Hamelin applique au cas québécois un modèle explicatif selon lequel ce sont les mouvements de fond de l'économie, observables à travers certaines séries statistiques – mercuriale, inflation, déflation, taux d'emploi, démographie –, qui déterminent le rythme de transformation de la société¹¹. Pour comprendre comment Hamelin parvient à isoler des mouvements conjoncturels courts à même des séries statistiques continues, il faut examiner sa démarche telle que présentée dans un article paru en 1969, et coécrit avec Yves Roby. Cet essai intitulé « L'évolution économique et sociale du Québec, 1851-1896 » porte sur une période dont les termes – 1851 et 1896 – ne sont pas extraits des chronologies politiques telles qu'identifiées jusque-là (voir tableau) :

Les années 1851-1896 trouvent leur cohérence organique dans les mouvements conjoncturels et les transformations structurelles. Sur le plan conjoncturel, cette période se situe entre deux mouvements : une longue période de baisse de prix (1814-1850) et une longue période de hausse de prix (1897-1929). On pourrait la découper en deux phases : un temps d'expansion (1851-1873) et un temps de contraction (1874-1896). Ces mouvements conjoncturels créent des climats particuliers générateurs d'euphorie ou de pessimisme qui conditionnent la vie politique et, jusqu'à un certain point, les idéologies. Entre le contenu et le raidissement des positions idéologiques et les difficultés économiques, le lien est facile.¹²

Ce que les auteurs qualifient significativement d'*organique* correspond à une période de stabilité des prix, dont l'isolement est justifié par la comparaison avec deux périodes de mouvements de prix : un premier, caractérisé par la déflation; un second, marqué par l'inflation. À son tour, cette période est découpée en deux autres phases économiques, plus courtes, et également datées.

Le renversement opéré dans les travaux fondateurs d'Hamelin est repris dans plusieurs études de Gilles Paquet et de Jean-Pierre Wallot parues entre 1969 et 1982¹³. Spécialistes avant tout des crises agricoles et des tensions sociales du début du XIX^e siècle, ces auteurs ont développé des approches priorisant une temporalité économique plutôt que politique. C'est sur la base de ces approches qu'ils proposent en 1982 un découpage de l'ensemble de l'histoire du Québec en cinq périodes, chacune reflétant un mode de capitalisation de l'économie¹⁴ : 1) le XVII^e siècle

correspond à l'économie de comptoir; 2) le XVIII^e siècle, poussé à 1802, est celui de la société économique duale; 3) 1802-1873 correspond au capitalisme commercial alors que l'économie rurale est entraînée dans l'économie de marché; 4) vient ensuite à partir de 1874, le grand mouvement de concentration économique en Amérique du Nord; 5) enfin, la dernière période débute en 1966 avec l'avènement de la socioéconomie de l'information. Cette approche se perpétue dans les travaux de synthèse de Peter Dickinson et de Brian Young parus à partir de 1988, qui reprennent, à quelques nuances près, les découpages de Paquet et Wallot¹⁵.

À partir des années 1990, l'historiographie québécoise propose de nouvelles périodisations qui, sans renouer avec la chronique politique, se démarquent de celles à substrat macroéconomique développées depuis Hamelin. Les reformulations découlent d'une transformation frappante de la typologie même des synthèses historiques, celles-ci portant non plus sur la totalité économique, sociale et culturelle, mais seulement sur certaines de ses manifestations sectorielles ou territoriales : la démographie, l'institution médicale, l'espace paroissial, les régions, les idéologies, la littérature, etc. Ce mouvement de spécialisation prend le plus souvent la forme de collection. Je pense ici, en autres, à la collection *Les régions du Québec* dirigée par Normand Perron (24 titres parus entre 1989 et 2013), aux six tomes de *La vie littéraire au Québec*, parus entre 1990 et 2011, et à la collection des *Atlas historiques du Québec* dirigée par Serge Courville (8 titres parus entre 1995 et 2010)¹⁶.

Le cadrage sectoriel ou régional de ces synthèses amène leurs auteurs à retenir un découpage périodique plus finement ajusté à l'objet d'étude. L'ouvrage *Histoire de Montréal et de sa région*, paru en 2012 dans la série *Les régions du Québec* sous la direction de Dany Fougères, offre un exemple de ces nouveaux découpages¹⁷. Comme dans les travaux issus de l'ancienne historiographie régionaliste, les traits de la géographie, l'évolution du parcellaire, le rythme de substitution des cultures forment la trame de base de l'étude. Toutefois, elle s'en distingue en considérant aussi les réseaux de circulation et les infrastructures qui désenclavent l'espace régional pour le mettre en relation, et en compétition, avec les régions voisines¹⁸. Partant de cette position, les auteurs identifient, dans la très longue histoire de l'île de Montréal qui débute au paléo indien (11 000 av. J.-C.) et se poursuit jusqu'en 2010, deux dates charnières : l'année 1796, lorsqu'entre en vigueur la loi des chemins du Bas-Canada qui confère à la ville de Montréal et à ses paroisses un certain nombre de pouvoirs sur le réseau viaire; l'année 1930, date d'inauguration du pont Jacques-Cartier, premier lien autoroutier entre l'île de Montréal et la rive sud. On notera que ces dates, dont la précision est traditionnellement associée aux temporalités politiques, marquent ici l'apparition de découpages liés à l'événementiel.

La périodisation en histoire de l'art du Québec

Qu'en est-il maintenant de la périodisation dans les synthèses ayant couvert uniquement ou en partie l'histoire de l'art du Québec ? Les découpages sont-ils affranchis du politique ? Si c'est le cas, les auteurs justifient-ils ces découpages en les rapportant à une historicité propre aux phénomènes artistiques à l'étude ?

Commençons par l'ouvrage de Dennis Reid, *A Concise History of Canadian Painting*, publié en 1973¹⁹. La table des matières informe que l'ouvrage est divisé en 16 chapitres. L'intitulé de chaque chapitre contient un bref énoncé, qui en explique la teneur, auquel une datation est associée : « 1845-1865 », « 1950-1970 ». À l'exception des deux premiers chapitres dont les

intitulés renvoient à un séquençage issu du politique – « *Painting in New France 1665–1760* » et « *Painting in British North America 1760–1860* » –, toutes les autres périodes sont associées à des personnalités artistiques ou à des courants esthétiques : « *Paul Kane and Cornelius Krieghoff 1845–1865* »; « *Emily Carr, LeMoine FitzGerald, and David Milne 1912–1950* »; « *Painters Eleven 1953–1960* ». Pour Reid, les écoles et les personnalités artistiques rythment le temps et lui donnent sens. Elles fonctionnent à l’instar de ces époques remarquables évoquées plus tôt, le règne ou l’aura de tel ou tel artistes ayant ici détrôné celui du prince. Les structures politiques ne sont déterminantes qu’aux époques les plus anciennes. Quant à la conjoncture économique et à l’événementiel, ils ne jouent aucun rôle.

La synthèse publiée par Barry Lord intitulée *The History of Painting in Canada: Towards a People’s Art* paraît en 1974, soit tout juste un an après celle de Dennis Reid²⁰. Elle n’en offre pas moins une périodisation radicalement différente, marquée par un recours assumé aux temporalités politiques pour l’ensemble de la synthèse. Le découpage retenu par l’auteur n’est toutefois pas celui de l’histoire constitutionnelle classique. Lord identifie plutôt une périodisation simplifiée réduite à quatre régimes hégémoniques successifs ayant marqué la trame historique : 1) celui des Autochtones (« *Painting of the Native People* »); 2) celui des régimes coloniaux « *Painting Under the French and British Regime* »; 3) celui du régime impérial britannique « *Canadian Painting the British Regime* »; 4) celui de l’hégémonie américaine « *The Age of US Imperialism* ». Si la date de départ de certaines de ces hégémonies coïncide avec des dates constitutionnelles, il est clair que, pour l’auteur, elles inaugurent surtout une période de domination économique. À l’intérieur de celles-ci, les changements politiques n’entraînant aucune modification de l’ordre fondamental des choses ne sont pas retenus.

Une approche semblable à celle de Lord s’observe dans la synthèse dirigée par Luc Noppen, *Québec, trois siècles d’architecture*, parue en 1979, et portant sur l’architecture institutionnelle de la ville de Québec²¹. Les trois parties de l’ouvrage correspondent chacune aux trois statuts de capitale politique conférés à la ville de Québec : soit celle de capitale du Canada sous le Régime français; puis de l’Amérique du Nord britannique après la Conquête; puis de capitale d’une province aux lendemains de la Confédération. Noppen démontre que chacun de ces statuts a engendré un type d’architecture monumentale et commémorative spécifique à l’évolution du statut politique de la capitale. Rappelons que Noppen s’intéresse à l’architecture savante d’inspiration académique dont la diffusion dépend bien souvent, ne serait-ce que par le biais de la commande, des lieux de pouvoir au sens large. La cohérence entre l’approche et la périodisation retenue s’opère ici en fonction d’une réduction de l’objet d’étude à des typologies institutionnelles, plutôt que d’une prise en compte de l’ensemble du bâti.

La peinture au Québec 1820-1850 est le catalogue d’une exposition tenue à Québec en 1991²². Cette synthèse se distingue des précédentes en ce qu’elle porte sur une seule période de trente ans précisément datée, soit l’équivalent d’une génération. Mario Béland justifie cette datation dans l’introduction du catalogue, tout comme Laurier Lacroix dans son essai²³. Il s’agit de deux dates événements. L’année 1820 est celle du dernier arrivage du fonds de tableaux Desjardins à Québec, tandis que l’année 1850 correspond à l’invention de la photographie, invention qui bouleverse évidemment la donne dans le monde des arts. En s’appuyant sur une périodisation événementielle dont les dates sont tirées des phénomènes étudiés, la démarche suivie par les auteurs de ce catalogue s’apparente à celle des historiens travaillant à une échelle sectorielle ou régionale.

Enfin, l'ouvrage d'Harold Kalman, *A Concise History of Canadian Architecture*, dont la première édition date de 1994, illustre une périodisation de type « plan de cours »²⁴. Cette manière de diviser le temps se devine dans la table des matières qui présente une très grande discontinuité thématique dans l'intitulé des différents chapitres. Certains sont associés à des régimes ou dates politiques – « *New France* », « *Building the Young Dominion* » –, ou à des styles – « *Classicism* », « *Modern Architecture* » –, enfin d'autres à des typologies – « *Building for Communication* », « *Domestic Architecture* ». L'enchevêtrement des temporalités et l'effet de discontinuité provoqué laissent deviner qu'il s'agit fort probablement de l'adaptation d'un recueil de notes pour un cours d'architecture au Canada des origines jusqu'aux années 1970-1980. Le nombre de chapitres, quatorze en tout, correspondant grosso modo au nombre de cours dans une session universitaire²⁵. Rappelons que Kalman enseigne à l'université de Colombie-Britannique entre 1968 et 1975.

L'analyse de la périodisation dans les cinq synthèses en histoire de l'art que j'ai retenues ne permet pas de dégager un portrait d'ensemble unifié. Ainsi, on ne retrouve pas de périodisation commune partagée par ces cinq études, chaque auteur adoptant un découpage du temps en fonction de ses besoins. On observe également que les périodisations retenues ne sont pas totalement affranchies du politique. La chronique constitutionnelle reste présente, mais de manière résiduelle ou schématique. Enfin, une seule synthèse a défini une périodisation ajustée à son objet d'étude. Ce contraste avec la pratique en histoire s'explique en partie par le fait que cette analyse se fonde sur un bassin d'études au départ beaucoup plus restreint. De plus, j'ai tenu compte dans ma comparaison autant des synthèses historiques à échelle macroéconomique (Hamelin, Roby, Paquet, Wallot), que de celles à échelle sectorielle ou régionale. De fait, les synthèses en histoire de l'art ne sont comparables qu'avec ces dernières, notamment sur le plan des approches méthodologiques, avec qui elles partagent de nombreux points en commun.

Notes

¹ Séance « L'histoire du Québec en synthèse », plénière au 66e Congrès de l'Institut d'histoire de l'Amérique française, Rimouski, octobre 2013.

² Paul-André Linteau, *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal Express, 1979, vol. 1 « De la Confédération à la crise », 658 p. et 1986, vol. 2 « Le Québec depuis 1930 », 733 p.; Brian Young et John Alexander Dickinson, *A Short History of Québec a Socio-Economic Perspective*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1988, 306 p.; Peter Gossage et Jack Little, *An Illustrated History of Québec: Tradition & Modernity*, Don Mills, Oxford University Press, 2012, 369 p.; Éric Bédard, *L'histoire du Québec pour les nuls*, Paris, First éditions, 2012, 394 p.

³ Robert S. Baker, « History and Periodization », *CLIO*, vol. 26, n° 2, 1997, p. 137.

⁴ Penelope J. Corfield, « Post-Medievalism/Modernity/Postmodernity? », *Rethinking History*, vol. 14, n° 3, septembre 2010, p. 380–381.

⁵ Jacques Le Goff, *Faut-il vraiment découper l'histoire en tranches ?*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XXI^e siècle », 2014, p. 11.

⁶ *Ibid.*, p. 61.

- ⁷ *Ibid.*, p. 28; Joanna Innes, “When did the Victorian Age begin? Reflections on Richard Price’s British Society 1680–1880”, *Journal of Victorian Culture*, vol. 11, n° 1, 2006, p. 148.
- ⁸ Göran Blix, “Charting the ‘transitional period’: The emergence of modern time in the Nineteenth century”, *History and Theory*, vol. 45, n° 1, février 2006, p. 53–55.
- ⁹ *Ibid.*
- ¹⁰ Les acteurs et les textes marquants de ce changement ont été identifiés par Jocelyn Létourneau dans une étude clé de 1997 sur le sujet : Jocelyn Létourneau, « Le temps du lieu raconté. Essai sur quelques chronologies récentes relatives à l’histoire du Québec », *International Journal of Canadian Studies / Revue internationale d’études canadiennes*, vol. 15, printemps 1997, p. 155-157. Je reprends ici, pour l’essentiel, la sélection de Létourneau.
- ¹¹ Fernand Ouellet et Jean Hamelin, « La crise agricole dans le Bas-Canada (1802-1837) », *Études rurales*, n° 7, 1962, p. 36-57; Jean Hamelin, *Économie et société en Nouvelle-France*, Québec, Presses de l’Université Laval, 1960, 137 p.; *Id.*, « À la recherche d’un cours monétaire canadien : 1760-1777 », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 15, n° 1, 1961, p. 24-34.
- ¹² Jean Hamelin et Yves Roby, « L’évolution économique et sociale du Québec, 1851-1896 », *Recherches sociographiques*, vol. 10, n° 2-3, 1969, p. 157.
- ¹³ Gilles Paquet et Jean-Pierre Wallot, « Canada 1760-1850 : Anamorphoses et prospective », *Économie québécoise*, Cahiers de l’Université du Québec, 1-2, nov. 1969, p. 255-300; *Id.*, « Crise agricole et tensions socio-ethniques dans le Bas-Canada, 1802-1812 : éléments pour une ré-interprétation », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 26, n° 2, 1972, p. 185-237 ; *Id.*, “International Circumstances of Lower Canada, 1786–1810: Prolegomenon”, *The Canadian Historical Review*, vol. 53, n° 4, décembre 1972, p. 371–401; *Id.*, « Sur quelques discontinuités dans l’expérience socio-économique du Québec : une hypothèse », *Revue d’histoire de l’Amérique française*, vol. 35, n° 4, 1982, p. 483-521.
- ¹⁴ *Ibid.*, p. 493-519; Jocelyn Létourneau, art. cit., p. 155-157.
- ¹⁵ Brian Young et John Alexander Dickinson, *A Short History of Québec a Socio-Economic Perspective*, Toronto, Copp Clark Pitman, 1988, 306 p.
- ¹⁶ Étant donné le nombre élevé de publications comprises dans ces trois projets, j’invite le lecteur qui désire en parcourir la liste à consulter le site de l’éditeur : <https://www.pulaval.com/collections>.
- ¹⁷ Dany Fougères et collab., *Histoire de Montréal et de sa région*, INRS-Centre Urbanisation, culture, société, Québec, Presses de l’Université Laval, 2012, 2 vol., 1596 p.
- ¹⁸ Fernand Harvey, « L’historiographie régionaliste des années 1920 et 1930 au Québec », *Les Cahiers des dix*, n° 55, 2001, p. 56.
- ¹⁹ Dennis R. Reid, *A Concise History of Canadian Painting*, Toronto, Oxford University Press, 1973, 319 p.
- ²⁰ Barry Lord, *The History of Painting in Canada: Toward a People’s Art*, Toronto, NC Press, 1974, 253 p.
- ²¹ Luc Noppen, Claude Paulette et Michel Tremblay, *Québec, trois siècles d’architecture*, Montréal, Libre Expression, 1979, 440 p.
- ²² Mario Béland (dir.), *La peinture au Québec 1820-1850 : nouveaux regards, nouvelles perspectives* (catalogue d’exposition), Québec, Musée du Québec/Publications du Québec, 1991, 605 p.
- ²³ Laurier Lacroix, « Entre la norme et le fragment : éléments pour une esthétique de la période 1820-1850 au Québec », dans *ibid.*, p. 60-75.
- ²⁴ Harold D. Kalman, *A History of Canadian Architecture*, Toronto, Oxford University Press, 1994, 2 vol., 944 p.; *Id.*, *A Concise History of Canadian Architecture*, Don Mills, Oxford University Press, 2000, 661 p.
- ²⁵ Sur les ramifications de la périodisation dans toutes les facettes de la spécialisation universitaire en histoire, voir Jean-Pierre V. M. Hérubel, « Historical Scholarship, Periodization, Themes, and Specialization: Implications for Research and Publication », *Journal of Scholarly Publishing*, vol. 39, n° 2, janvier 2008, p. 144-155.